

Actualités de la Psychologie du Développement et de l'Éducation

Actes du 6ème Colloque International du RIPSYPDEVE

Réseau Interuniversitaire de Psychologie du Développement et de l'Éducation

Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation - Université Toulouse 2 –Le Mirail
Toulouse, 30 et 31 mai 2013

Hervé Larroze-Marracq, Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation (EA1697) – Université de Toulouse 2 – Le Mirail

Ania Beaumatin, Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation (EA1697) – Université de Toulouse 2 – Le Mirail

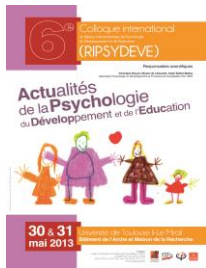
Angiolina Bedard, Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation (EA1697) – Université de Toulouse 2 – Le Mirail

Le corps à l'œuvre. Tatouage et personnalisation

Résumé

« Ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, c'est la peau ». Cette citation de Paul Valéry par Anzieu (1985), illustre la fonction paradoxale de cette enveloppe contenant qu'est la peau. Support d'excitation et d'inscription, elle porte les traces des communications les plus précoces ; espace psychique de la rencontre, elle est ce lieu symbolique où se joue l'alchimie secrète de l'âme et du corps. La peau est au cœur du dialogue émotionnel (Wallon, 1941), ou de l'espace transitionnel (Winnicott, 1971). Un espace de l'intime partagé de la construction du sens, qui illustre la dialectique de socialisation et personnalisation de Malrieu (2003) et Meyerson (1995). Un lieu de relation où se noue et se dénoue l'image sociale et intime de l'altérité, parfois dans la tension critique d'un nouvel élan vital, sous la douce pression du massage ou la morsure piquante du tatouage. C'est sur cette fonction d'individuation du tatouage, que nous allons nous pencher dans le cadre de cette communication. Le tatouage est le signifiant d'un cheminement psychique dont les motivations, au-delà de la seule visée esthétique, restent mystérieuses. Ces motivations jouent un rôle central dans la construction de l'identité en particulier à l'adolescence et au début de l'âge adulte. Comme acte créateur mobilisant le désir du sujet dans sa dimension souffrante – il est toujours sacrificiel par la douleur qu'il convoque, comme la scarification ou le piercing - le tatouage constitue un rite de passage. Des entretiens semi-directifs réalisés auprès de trois jeunes adultes étudiantes et une analyse de contenu thématique de ces entretiens, nous permettront d'illustrer la fonction d'individuation de cette pratique du tatouage. Nous analyserons tenteront de montrer en particulier comment cette pratique, dans sa double dimension de processus psychologique et de création artistique, constitue une forme de réappropriation du corps et de l'histoire de vie de la personne, une « re-construction du sens » toujours conflictuelle, car le tatouage n'est jamais univoque. Comme acte de subjectivation, il peut nous dévoiler en partie la tension par laquelle la peau devient mémoire et le corps se fait « œuvre » au sens de Meyerson. Le tatouage s'écrit alors comme un récit mythique autobiographique qui porte la trace symbolique toujours énigmatique du développement de la personne.

Mots-clés: Individuation – Tatouage – Construction identitaire – Œuvre



Actualités de la Psychologie du Développement et de l'Éducation

Actes du 6ème Colloque International du RIPSYDEVE

Réseau Interuniversitaire de Psychologie du Développement et de l'Éducation

Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation - Université Toulouse 2 –Le Mirail
Toulouse, 30 et 31 mai 2013

Hervé Larroze-Marracq, Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation (EA1697) – Université de Toulouse 2 – Le Mirail

Ania Beaumatin, Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation (EA1697) – Université de Toulouse 2 – Le Mirail

Angiolina Bedard, Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation (EA1697) – Université de Toulouse 2 – Le Mirail

Le corps à l'œuvre. Tatouage et personnalisation

« Je n'ai ni pelage ni griffes. Ma peau est tout juste bonne à retenir mon âme » (R. Detambel, Petit éloge de la peau, 2007)

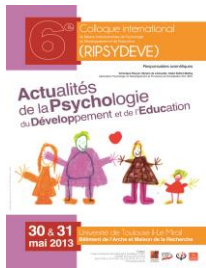
La construction du sens

« Ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, c'est la peau ». Cette citation de Paul Valéry dans *Le Moi-peau* (Anzieu, 1985, note 1. p 82), illustre la fonction paradoxale de cette enveloppe contenant qu'est la peau. Support d'excitation et d'inscription, elle porte les traces des communications les plus précoces ; espace psychique de la rencontre, elle est ce lieu symbolique où se joue l'alchimie secrète de l'âme et du corps. La peau est au cœur du dialogue émotionnel (Wallon, 1941), ou de l'espace transitionnel (Winnicott, 1971). Un espace de l'intime partagé de la construction du sens, qui illustre la dialectique de socialisation et personnalisation de Malrieu (2003) et Meyerson (1995). C'est sur cette fonction d'individuation du tatouage, que nous allons nous pencher dans le cadre de cette communication. Le tatouage est le signifiant d'un cheminement psychique dont les motivations, au-delà de la seule visée esthétique, restent mystérieuses. Ces motivations jouent un rôle central dans la construction de l'identité en particulier à l'adolescence et au début de l'âge adulte. Le tatouage (étym. *tattoo* « dessin frappé » (*ta*) et « esprit » (*atouas*), constitue une pratique magique de la descente de l'esprit dans le corps. Comme acte créateur mobilisant le désir du sujet dans sa dimension souffrante - il est aussi sacrificiel par la douleur qu'il convoque, comme la scarification ou le piercing - le tatouage constitue un rite de passage.

Des entretiens semi-directifs réalisés auprès de trois jeunes adultes (24, 23 et 22 ans), viendront illustrer cette fonction d'individuation du tatouage, qui constitue une forme de réappropriation du corps et de l'histoire de vie de la personne, une « re-construction du sens », souvent conflictuelle, car le tatouage n'est jamais univoque. Comme acte de subjectivation, le tatouage nous dévoile en partie la tension par laquelle la peau devient mémoire et le corps se fait « œuvre » au sens de Meyerson (1995), « act of meaning » au sens de Bruner (1991). Le tatouage s'écrit comme un récit mythique autobiographique qui porte la trace symbolique énigmatique du développement de la personne.

La construction des sens

La peau est outil culturel, un outil de poids dans la communication humaine, organe le plus grand et le plus lourd du corps, elle échappe au poids des mots pour dire la force des émotions. Wallon y a vu ce lieu où s'élabore un dialogue entre la Mère et l'enfant, le creuset même de la socialisation et de



Actualités de la Psychologie du Développement et de l'Éducation

Actes du 6ème Colloque International du RIPSIDEVE

Réseau Interuniversitaire de Psychologie du Développement et de l'Éducation

Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation - Université Toulouse 2 –Le Mirail
Toulouse, 30 et 31 mai 2013

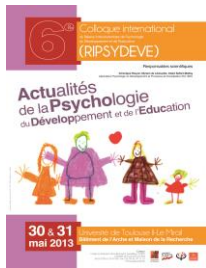
l'humanisation. Lieu de parole, la peau parle et se parle, pour peu qu'on lui accorde cette fonction symbolique et qu'on ne la livre pas au « silence des bouchers » (Parot, 2000). Dans ce récit, la peau convoque tous les sens : vue, odorat, toucher, goût, ouïe et se déploie dans l'espace transitionnel entre Moi et l'Autre, dans les replis secrets entre Moi et Inconscient, dans l'espace symbolique du jeu et de ses constructions imaginaires (Malrieu, 2000), érotiques, artistiques, sportives, mythiques, politiques... Elle est un lieu de douceurs et de violences, d'arabesques divines et malines, de caresses et de cicatrices.

On peut suivre sur la peau des traces qui sont le miroir de l'âme, un cheminement psychologique dont l'auteur n'a pas toujours conscience. Depuis la nuit des temps la pratique de la scarification ou du tatouage est le témoin de ces dialogues. Il existe certes des motivations déclarées, esthétique au tatouage, mais qui cachent toujours une énigme posée au lecteur trop curieux et au tatoué lui-même. Le tatouage est à l'articulation de la personnalisation et de la socialisation : affirmation de soi à travers le symbole, création d'une œuvre par la personne. (Meyerson, *ibid*). Lieu d'incorporation de l'objet, outil originel de la communication, de l'affirmation identitaire, l'image du corps comme synthèse de ces expériences émotionnelles est une enveloppe narcissique, un Moi-peau « lieu de communication avec autrui, d'établissement de relations significantes, surface d'inscription des traces des autres » (Anzieu 1985).

Le corps décors

Depuis la nuit des temps le corps décoré, vêtu, tatoué, mutilé est une exhibition, une déclaration d'humanisation et d'intégration à un groupe humain. Camouflage, effet de mode, expression artistique, marquage identitaire. Le sentiment d'identité, d'être clos dans son corps est une construction historique et culturelle. Le primitif, évolue dans une « participation mystique » (Lévy-Bruhl, 1927) dans une porosité entre la personne et le monde ambiant. Le tatouage porte la trace de cette confusion originelle toujours active et de l'affirmation d'une intégrité autonome du corps. Dans la langue maori, le tatoo est un « esprit frappeur », qui renvoie à des pratiques magiques permettant au passeur de reconnaître l'âme du défunt et de lui éviter une errance éternelle entre deux mondes. C'est un « ornement corporel qui jette des ponts entre les vivants et les morts » (Erickson, 1996, 318), à la fois rite de socialisation, de reconnaissance et d'attribution d'un statut par le groupe et rite constitutif de l'identité. Le tatouage se montre, il exprime un sentiment d'identité qui s'entremêle du jugement des autres, un fait de relations inscrit dans la dialectique de l'alternance fonctionnelle (Wallon, 1941).

Les religions occidentales y ont vu une marque satanique. Profanation de la peau sacrée matrice des ancêtres, le tatoo vient porter atteinte au corps de la dette, au corps virginal de la Grande-mère primitive. Le corps comme œuvre de Dieu est sacré, il n'a donc pas à être recréé, décoré, embelli. Le tatouage banni par le monothéisme, renvoyé aux bacchanales dionysiaques du bal des sorcières ou des vampires, reviendra pourtant en Europe avec les grands voyageurs. Adopté par l'aristocratie comme marque esthétique pour son aura de pirate, son image restera pourtant altérée par cette odeur de souffre, par la foudre et la poudre des marins et des soldats. Journal de bord ou journal de bataille, il est d'abord traduction de l'exclusion, celle des prostituées, des esclaves, des voleurs, des prisonniers. Il en sera ainsi jusqu'à sa réappropriation par le mouvement hippie dans les années 1970.



Actualités de la Psychologie du Développement et de l'Éducation

Actes du 6ème Colloque International du RIPSIDEVE

Réseau Interuniversitaire de Psychologie du Développement et de l'Éducation

Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation - Université Toulouse 2 –Le Mirail
Toulouse, 30 et 31 mai 2013

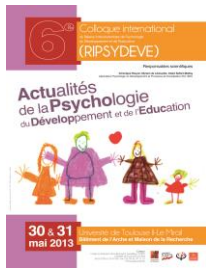
Jadis outil de revendication sociale, politique, identitaire, le tatouage donne l'impression de n'être plus aujourd'hui, comme le piercing, qu'un produit de consommation banalisé et esthétisant. Adopté par les plus jeunes, il traduirait plus l'identification aliénante que l'identisation : posséder le même tatouage que celui arboré par son idole dans les magazines, à la TV, au cinéma, sur Internet, participerait de cette emprise tyrannique de l'être par le consumérisme capitaliste, à laquelle le corps ne saurait échapper. Pourtant, il apparaît que cette revendication purement esthétique cache souvent une souffrance identitaire (Gaspard et Doucet, 2009) et que la force de la signification reste aussi puissante : le tatouage permet la re-construction d'une nouvelle peau symbolique, protectrice, témoignage de la mutation et qui vient se dérober aux méandres de l'aliénation.

Comme temporalité et lieu symbolique de subjectivation et d'autonomie, elle est aussi source de jouissance, dans le plaisir et la souffrance de la pénétration de l'aiguille du tatoueur, acte de révélation et de mystère. Le choix du lieu du tatouage porte cette ambivalence phantasmatique, il dévoile la nudité en la masquant. L'espace tabou du tatoo, tel un totem que l'on exhibe, se laisse toucher et caresser, mais pour mieux affirmer la force signifiante d'une trace qui fait parfois symptôme, figuration paradoxale de blessures psychologiques indicibles qui se frayent sur la peau une voie indélébile d'élaboration. Inscription métabolique de l'angoisse, de la perte, du morcellement, le tatouage est trop souvent relié aux pratiques d'automutilation, de scarification, à des nosographies psychiatriques : anorexie, toxicomanie... Il y a sans doute quelque résurgence des vieilles antennes moralistes dans cette approche structuraliste psychopathologique. Dans la perspective défendue ici, la pratique du tatouage sera conçue comme un outil de développement au service des fonctions psychiques de la construction identitaire, comme un processus de personnalisation.

Le tatouage outil de personnalisation

La personne est à concevoir comme une construction historique et culturelle, une structure dynamique intégrative évoluant dans le temps, de l'enfance à la vieillesse, en interaction avec le milieu. Elle est une « continuité identitaire », une « réalisation de possibles » à partir de « systèmes de valeurs » (Wallon, 1941). La « personnalisation » comme processus apparaît comme l'œuvre d'une intentionnalité qui vise à re-signifier la réalité pour se l'approprier et s'en affranchir par l'autonomie. A l'*identification* qui fonde la socialisation répond l'*identisation* qui fonde la personne. Les deux processus sont dans un rapport dialectique d'« alternance fonctionnelle » (Wallon, *ibid*). La personnalisation « implique un processus de différenciation critique, de dépassement des aliénations (...) de réalisation des potentialités, d'unification du moi, de maîtrise des possibles (...) en fonction des situations et des institutions » (Tap, 1982, 89). Création, invention du monde, construction symbolique de l'expérience, cette activité typiquement humaine est rendue possible par la médiation des « œuvres » : créations artistiques, philosophiques, mythiques, scientifiques (Meyerson, 1995).

Le tatouage peut être considéré comme l'une de ces œuvres. Comme signe de reconnaissance et d'appartenance à un groupe ethnique ou générationnel, il est intégré au rite initiatique dans les peuples premiers dans une quête de l'identité sexuelle et personnelle, familiale et tribale (Eliade, 1987). Sa fonction initiatique sacrificielle d'une mort à l'état d'enfance pour renaître à celui d'adulte n'a pas disparu dans les sociétés qui ont élaboré pour des raisons psychologiques et socio-économiques, la période de transition que constitue l'adolescence. Les rites de passage de cette



Actualités de la Psychologie du Développement et de l'Éducation

Actes du 6ème Colloque International du RIPSIDEVE

Réseau Interuniversitaire de Psychologie du Développement et de l'Éducation

Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation - Université Toulouse 2 –Le Mirail
Toulouse, 30 et 31 mai 2013

période de transformation identitaire offrent ainsi nombre de possibilités de récits autobiographiques du changement, de dramatisations spectaculaires (rites ordaliques, trances festives, sportives, religieuses, politiques etc.) dans lesquelles le corps se fait objet transitionnel. Le tatouage est passage métaphorique de l'illusion de toute puissance subjective à la désillusion de la réalité du monde, l'aire de jeu de la création (Winnicott, 1971). Outil de socialisation, que les jeunes générations s'approprient comme élément de leur culture, dans une démarche d'individuation, il est un accessoire de beauté qui contribue à l'affirmation du sentiment de soi. Les assises du sentiment de soi de l'adolescent ou du jeune adulte sont encore à fleur de peau, fragiles et vulnérables, à la mesure de l'ambivalence éprouvée face à ce corps, lieu d'impression de la crise, témoin direct des secousses conflictuelles de l'entrée problématique dans l'âge adulte.

La douleur physique du marquage est partie intégrante de ce rituel, elle renouvelle et élabore à rebours dans un retour à la souffrance physique, au palpable et au nommé, l'ineffable de la douleur psychique, de la souffrance de sa propre mise au monde. Pour faire corps avec soi il faut éprouver ses limites physiques, les mettre en jeu et les apprivoiser en tant que contenants du sentiment d'identité. Le recours aux marques corporelles peut-être une forme d'appropriation du corps, un acte symbolique dont la fonction réflexive donne lieu à un véritable travail d'élaboration, visant la réalisation de la personne. Le tatouage serait ainsi la trace de cette construction de l'identité personnelle et sociale : il est objectivation du conflit intérieur et transformation de soi, l'œuvre du corps, le corps fait œuvre.

Les sens du tatouage

C'est au travers de trois études de cas que nous allons maintenant illustrer ce processus. Il s'agit d'entretiens semi-directifs réalisés auprès de trois jeunes femmes, Manon (24ans), Julie (23ans) et Lisa (22ans). Nous limiterons ici notre propos à quelques éléments monographiques complétés par des observations issues de l'analyse de contenu thématique du corpus, autour des fonctions de socialisation et de personnalisation du tatouage (*les prénoms et noms de lieux ont été changés. Les photos ne représentent pas les tatouages originaux*).

Manon : les ailes du papillon

Manon (24 ans) est originaire du Pays basque où elle a vécu son enfance. Orpheline de père à l'adolescence, elle change de région avec sa mère à la suite de cette disparition. C'est à 19 ans qu'elle décide de se faire tatouer. Elle vit alors une rupture douloureuse avec un jeune homme qui porte de nombreux tatouages. Son premier tatouage, sur le bras gauche, côté cœur, représente un papillon. Plus tard, elle fait tatouer sur sa hanche une fleur en éclosion, décorée d'arabesques. Elle fait aussi tatouer sur sa nuque, « *lieu très sensible aux caresses* », un soleil et une lune entremêlés. Elle précise que le premier tatouage lui a permis à la suite de la rupture, de reprendre possession d'elle-même à travers la modification de son corps. La fleur représente la naissance tandis que le papillon, animal éphémère représente l'amour. Le tatouage de la Lune et du Soleil renvoie au mélange entre « *douceur et violence, yin et yang* ». Ces tatouages à deux facettes, la « *re-équilibrent* » et lui rappellent aussi combien « *elle a été dure avec elle-même, sa famille et ses origines* ». Elle envisage de faire tatouer une croix basque, en hommage à son « pays » et aux origines qui l'ont fait tant

souffrir à l'adolescence. Elle voudrait ainsi « *se souvenir des bons et mauvais moments et éviter de reproduire les mêmes erreurs* ». Le tatouage est présenté comme support de prise de conscience : il s'agit de « *prendre du recul en assumant ses choix* » et de « *retrouver la confiance* ». Le pouvoir érotique, de séduction et d'attraction sensuelle du tatouage, qu'elle choisit de *montrer ou pas*, participe de ce sentiment de maîtrise. Elle retrouve dans ce jeu d'alternance, du dévoilement assumé entre exhibition et pudeur, la maîtrise de son corps mis à mal à l'adolescence : « *Celui que j'ai sur la hanche, c'est le côté très féminin (...) j'en suis fière de mes tatouages* »



« Le papillon, si tu prends que le corps, si t'enlèves les ailes, c'est horrible »



Herosgamos Lune et Soleil - douceur et violence

Elle a vécu douloureusement les changements corporels brutaux de cette période marquée par la mort du père. Elle était très complexée et ne s'est épanouie qu'à 19 ans avec le tatouage du papillon et de la fleur en éclosion. Elle se compare à « *un papillon, dont les tatouages sont les ailes (...) si t'enlève les ailes c'est moche* ». C'est l'épreuve de la séparation amoureuse qui réactivant sans doute la mort du père, la plonge dans la métamorphose dépressive dont elle renaîtra par le tatouage, dans l'identification à son petit ami lui-même tatoué. Elle se dit d'ailleurs très attirée par les hommes tatoués. Ce processus d'identisation se double d'une fonction de socialisation du tatouage que révèlent les identifications au « *groupe des tatoués* » avec lequel elle a noué des liens solides. Comme dans le chamanisme, l'initiation religieuse, la psychothérapie... le rite d'intégration s'appuie sur la fonction initiatrice du passeur, ainsi une réelle complicité « *plus forte que l'amitié* » est née entre Manon et celui qu'elle appelle cinq ans après « *mon tatoueur* ».

Julie (23 ans) : le corps sacréfié

Julie a 16 ans quand elle fait son premier tatouage, en cachette de ses parents : un symbole du Tao sur l'épaule, pour « *changer le corps dont elle a hérité* ». Lorsqu'elle part en Asie (continent où elle a vécu enfant) avec une amie à l'âge de 21 ans, elle décide d'habiller son tatouage en rajoutant des arabesques, qui remontent jusqu'à la nuque. Son autonomisation à 16 ans s'est faite de manière brutale, elle raconte comment elle a acquis son indépendance en quittant le domicile parental pour trouver un travail. Le tatouage est une façon de montrer aux autres adolescents de son âge qu'« *elle*

n'est plus une enfant mais joue dans la cour des grands ». Par son premier tatouage elle affirme sa prise d'autonomie et par son deuxième, sa prise de maturité. Elle évoque *« un récit toujours en cours d'élaboration »*. Le Tao, symbole d'une certaine philosophie de vie, lui rappelait ses origines, son enfance passée en Asie.

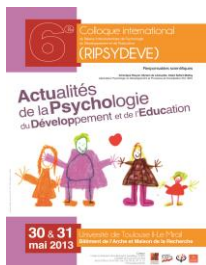
Pourtant, quelques années plus tard elle ressent ce tatouage comme en désaccord avec son état actuel, car il lui rappelle un passé douloureux et conflictuel avec la famille. Elle décide donc de l'« habiller » d'arabesques, afin de marquer une évolution personnelle. Ce tatouage est source perpétuelle de questionnement sur ses choix de vie. Elle a grandi et avec le recul elle a su « pardonner » et renouer le contact avec ses parents. Julie prend aussi conscience du « pouvoir » qu'elle porte sur son épaule. Elle confie qu'avec ce tatouage elle est devenue un « objet d'attention » et qu'il lui a permis de « s'épanouir en tant qu'adulte », tout en reconnaissant le caractère contraint et dérisoire de cette lutte : *« quand t'es ados tu te bats avec les armes que tu as »*. Cette ambivalence à l'égard de ce témoin de sa revendication identitaire reste forte. Elle mesure en effet sa puissance d'« initiation », à la fois structurante, mais aussi dangereuse. Le rite initiatique du tatouage est selon elle de l'ordre de l'intime. Il s'agit de « s'intégrer mais sans conformisme », de se différencier d'autrui en étant reconnu dans son « originalité ». Le secret est le gardien de cette singularité : elle ne supporte plus d'avoir à donner des explications sur son tatouage. Elle regrette de ne pas l'avoir fait à un emplacement plus intime et plus gravement, de s'être « infligé cette blessure », d'avoir « abîmé son corps ». Lorsqu'elle a fait évoluer son tatouage à 21ans, le trop-plein d'encre n'a pu s'écouler, ce qui a produit un tatouage en relief qui gonfle avec la chaleur. Cette sensation désagréable rajoute au sentiment de blessure. Elle ne veut pas être considérée comme « une tatouée », car selon elle, les personnes qui portent trop de tatouages ne sont pas saines de corps et d'esprit, cette démesure est « une façon violente de s'imposer aux autres (...) ». *Le corps c'est la maison où habite l'esprit et il faut en prendre soin* ».

Le Tao habillé



Lisa (22 ans) : la porte des étoiles

Lisa a fait réaliser son premier tatouage à l'âge de 19 ans sur son poignet: un papillon orné d'arabesques. Ce tatouage représentait son émancipation, son désir de « voler de ses propres ailes ». A 22 ans, à la suite du décès de son grand-père, elle utilise l'argent qu'il lui avait donné pour se faire



Actualités de la Psychologie du Développement et de l'Éducation

Actes du 6ème Colloque International du RIPSYDEVE

Réseau Interuniversitaire de Psychologie du Développement et de l'Éducation

Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation - Université Toulouse 2 –Le Mirail
Toulouse, 30 et 31 mai 2013

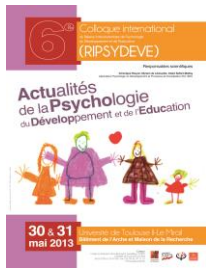
tatouer sur la cheville « *deux étoiles représentant ses grands-parents* » ainsi que la déclaration : « *ensemble pour toujours* ». Ce tatouage n'est pas le fruit d'un effet de mode, il s'agit pour elle de « *donner sens à sa vie* », de s'« *approprier son corps* », de se donner le « *pouvoir d'exister* ». Les étoiles en particulier, lui donnent « *la force d'avancer au travers du souvenir de son grand-père* ». Un souvenir empreint de culpabilité liée au fait que Lisa lui avait fait la promesse de se battre pour son retour auprès d'elle et de sa mère, alors qu'elle lui rendait visite dans un centre de rétention avant son expulsion du territoire. Elle n'a pas eu le temps de tenir sa promesse et ce tatouage constitue un lien symbolique avec les défunts, qui lui a redonné la force de « *tourner la page* » tout en conservant une « *mémoire sur sa peau* ». La fonction de personnalisation du tatouage s'encre ici dans la réparation symbolique de la promesse déçue et la restauration d'une cohérence interne. Avec une forme de revendication narcissique qui l'amène à se sentir « *différente des autres* ». Elle dit éprouver un sentiment de *toute puissance*, de *complétude*, et défend le caractère original et personnel de ce sens : il s'agit d'une « *rébellion personnelle* », une identification, qui s'appuie sur une identification aux grandes figures tutélaires de la famille, ses grands-parents, qui sont « *les personnes les plus importantes* », celles qui lui ont inculqué des « *valeurs essentielles* ». Ses tatouages constituent un « *hommage* » qui maintient un lien symbolique avec la lignée ancestrale, indispensable à son développement.

Tatouage, conflit et temporalité

Il n'y a pas de personnalisation sans l'acceptation de vivre et le désir de dépasser un conflit. Le tatouage est porteur de cette dialectique de socialisation dans la confrontation. Il s'agit d'un processus de différenciation d'avec un groupe humain, familial mais aussi amical au sein duquel le jeune adulte tente de trouver une place nouvelle plus en phase avec ses aspirations personnelles. Il est une sorte de livre ouvert du récit tracé à même la peau de ce travail d'identification émancipatrice qui préside à la réalisation de soi.

Parmi les problématiques adolescentes nous observons le besoin d'appropriation son corps, d'y apporter des modifications corporelles hors de la contrainte parentale. Beaucoup de jeunes se font tatouer contre l'avis de leurs parents, ou bien attendent impatiemment la majorité légale pour passer à l'action. *Retrouver une nouvelle image du corps*, embellie (Julie), « *habiter* » ce corps (Lisa), *affirmer sa féminité* (Manon) sont autant de finalités qui traduisent une appropriation de ce corps donné en héritage, marqué par l'altérité parentale et éducative, une re-signification plus en harmonie avec la nouvelle personnalité émergente, ce que traduit la vision de Manon d'un corps devenu un *compagnon de route*, dont il faut prendre soin. Cette reconstruction du corps et de son image pour soi et pour les autres ne va pas sans risque. Comme dans tout acte de revendication identitaire, toute prise de liberté, la pratique du tatouage a ses dérives, que traduit le sentiment de Julie d'avoir *abîmé son corps*, de lui avoir infligé une *blessure* indélébile.

C'est pourtant cette fonction de transcendance de la limite temporelle qui est aussi au cœur de cette pratique. Les personnes adeptes du tatouage cherchent les lieux du corps les moins soumis aux marques du vieillissement ou d'une éventuelle grossesse. Il y a aussi dans le tatouage la conjuration de la vieillesse et de la mort. La fonction de séduction du tatouage a un petit goût d'éternité. Mais cette pérennité du tatouage est sa force et sa faiblesse : le tatouage, marque d'une évolution de la personne, témoin d'un moment clé de son histoire, restera t'il en harmonie avec l'être en devenir



Actualités de la Psychologie du Développement et de l'Éducation

Actes du 6ème Colloque International du RIPSYPDEVE

Réseau Interuniversitaire de Psychologie du Développement et de l'Éducation

Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation - Université Toulouse 2 –Le Mirail
Toulouse, 30 et 31 mai 2013

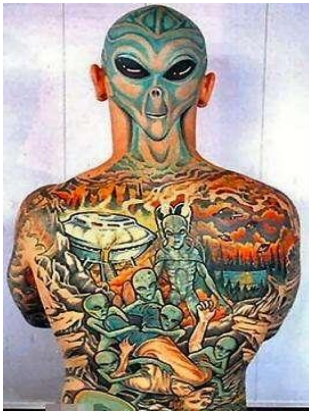
qui cherche à devenir lui-même ? Julie craint de vouloir plus tard effacer ces traces, mais cette idée l'angoisse, car un tel acte serait un *reniement de son passé*, elle confie que si c'était à refaire, elle choisirait aujourd'hui *des moyens plus sains pour se sentir exister*. Lisa pour sa part est convaincue que dans 30ans, ces tatouages seront *toujours en accord avec ce qu'elle est*, son identité profonde. Manon voit dans l'habillage de son tatouage, un moyen de l'actualiser, de marquer un nouveau cycle de vie, acte de renaissance que traduisent les choix d'une fleur et d'un papillon. Lisa sait bien que *ses deux étoiles ne resteront pas seules* et qu'il faudra un jour lors d'un nouveau décès renouer avec ce rituel. Elle aimerait se faire tatouer des symboles basques, pour marquer son évolution vers un nouvel accord avec sa personne, mais elle confie aussi sa crainte de *n'être jamais satisfaite, de ne plus pouvoir s'arrêter*. Julie reconnaît avoir lutté pour ne pas tomber dans cet engrenage de « *la folie du tatouage* », en particulier durant les périodes difficiles.

Le tatouage, une œuvre initiatique

Le tatouage laisse la trace d'une transformation, d'un acte de subjectivation qui traduit une construction du sens en réponse à des crises fondatrices. On peut y lire la reprise à l'aiguille de la trame du développement de la personne et des accrocs laissés par l'expérience : méprise et déprise conflictuelle, reprise mobilisatrice et créatrice (Baubion Broye et *al.*, 1987). C'est le récit que nous font ces trois jeunes femmes confrontées aux angoisses du cycle sans fin de la naissance, de la rencontre, de la séparation et de la mort. Le corps, autre lieu d'élaboration de conflits, un moment apprivoisé, se fait œuvre picturale pour exprimer l'ineffable de ces stigmates de vie. Les fonctions psychologiques à l'œuvre dans le tatouage sont multiples : esthétisation qui transcende le corps et son vieillissement, identification dans le récit de soi et l'intégration des cycles de vie, incarnation de la souffrance, érotisation de la rencontre, liaison symbolique avec un au-delà de la mort... Le tatouage est une initiation, un espace transitionnel où se joue la dramaturgie des violences existentielles dont il tente d'adoucir les affres. Nous avons observé combien la part du social est importante dans cette pratique qui paraît pourtant si personnelle. Ce rite intime d'initiation est expression et réalisation au travers d'un message pour autrui. Le tatouage dans sa symbolique et ses significations implique l'autre, il permet de marquer une amitié, une histoire d'amour, une solidarité familiale. Il modifie la perception du corps pour permettre une cohésion interne. Il confère une force, un pouvoir qui permet à l'individu de construire sa personnalité.

Il vient aussi graver une souffrance psychique insupportable, dans la douleur acceptée, ritualisée de la séance sacrificielle, comme l'illustrent ces propos recueillis sur un forum internet: « *A côté de la mort d'un proche, d'une séparation, ce n'est rien (...) Un tatouage sans un minimum de douleur, c'est pas un tatouage (...) C'est comme marquer la peau au fer rouge...* ». La douleur du tatouage constitue une sorte d'espace permettant de déplacer la souffrance psychique. Cette douleur sacrificielle contribue à la métamorphose personnelle, elle a fonction créatrice en ce qu'elle met à l'épreuve le sentiment d'existence.

Le tatouage offre au sujet le cadre contenant du rituel, mais aussi le risque dépersonnalisant d'une répétition mortifère, ce qu'exprime l'inquiétude des jeunes femmes rencontrées à propos du « cercle vicieux » du tatouage. Dans ce jeu des extrêmes, le tatouage devient une deuxième peau, le masque d'un double aliénant, peut-être pour conjurer le vide d'une peau diaphane et transparente, signe de l'effondrement d'un Moi-peau privé de son enveloppe vitale.



Janus et le jeu des identités.



Transparence : dessin d'une femme souffrant de psychose maniaco-dépressive

La fonction initiatique du tatouage est partie intégrante de la dynamique de subjectivation et de socialisation du processus de personnalisation. Elle est sans doute présente depuis des temps immémoriaux, dans les pratiques magiques et totémiques liées aux conduites de survie, telles que la chasse ou la lutte pour le territoire, à l'organisation sociale du groupe, aux croyances surnaturelles et visions animistes du monde... Chez les Maori, le tatouage est un moyen d'identification au clan, un outil de représentation, de communication et de séduction...

Le rituel du tatouage constitue un art sacré dont les réalisations transcendent l'individuel, le masque de la Persona se dessine dans le miroir du regard de l'autre et le tatouage devient un récit occulte que seul l'initié est capable de déchiffrer. Les peintures tribales qui ornent le visage des deux héros du film « Apocalypse Now » de F. Coppola (1979) au moment de la révélation finale, nous content sur le fond effroyable d'une guerre collective, le combat intérieur dans lequel plonge le capitaine Willard. Le masque peint du Colonel Kurtz traduit l'identification à l'archaïque, au mystère et à l'obscurité de la jungle.



Masque-tatouage maori

Apocalypse Now (F. Coppola, 1979)
Kurtz, au cœur des ténèbres



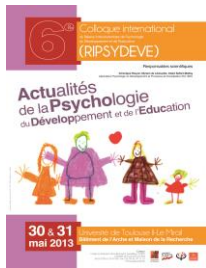
Willard, au-delà du miroir



Poppa Chubby, sur scène. Un
blues-rock-funk roots virtuose

Au fil d'un long parcours initiatique, la métamorphose de la personation qui conduit Willard vers cet alter-ego au-delà du miroir de l'horreur, se résout dans le sacrifice rituel du chef, mis en abîme avec celui d'un buffle. Enfin, Poppa Chubby, musicien blues rock parmi les plus virtuoses et créatifs de sa génération, offre aussi au public ses multiples tatouages profanes (figures féminines) ou sacrés (bouddha) qui nous racontent son parcours, depuis le Bronx new-yorkais jusqu'aux projecteurs des scènes du vaste monde.

Ces œuvres du corps nous révèlent un peu de ces dialogues intérieurs qui fondent le sujet et qui vibrent en écho avec les traces symboliques d'une métamorphose de la rencontre. Le tatouage est une phénoménologie de l'esprit, une création symbolique et mythique, une construction du sens. Bien au-delà du tatouage, le récit du corps nous dévoile un peu de ce mystère de la nature plurielle et conflictuelle de la personne, de cet engagement vital d'« *Un sujet qui débat, avec les autres et dans son for intérieur de l'avenir des hommes* » (Malrieu, 2003, 276). Il participe d'une quête du Soi (Jung, 1990), d'un espoir d'unité psychologique individuelle et collective. Une intégration de la personne que tentent de briser les conditions d'existence politiques, économiques et idéologiques du « projet totalitaire du capitalisme » : la « *possession des âmes* » (Lordon, 2010, 163). Car « [ces] idéologies comptent précisément sur l'impossibilité pour les humains de rassembler les morceaux épars, dispersés, de leur existence. Elles espèrent ainsi pouvoir continuer d'imposer les conditions de la domination » (Fruteau de Laclos, 2012, 142). La misère, l'oppression, le mépris, le racisme, la xénophobie, la normatisation, la marchandisation etc. sont parmi les outils le plus visibles de cette domination. Face à cette destruction des âmes, le corps et aussi un lieu de résistance, plaisir et souffrance mêlés, dans l'explosion de sa vitalité rebelle, comme dans le dialogue intérieur, le récit



Actualités de la Psychologie du Développement et de l'Éducation

Actes du 6ème Colloque International du RIPSYDEVE

Réseau Interuniversitaire de Psychologie du Développement et de l'Éducation

Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation - Université Toulouse 2 –Le Mirail
Toulouse, 30 et 31 mai 2013

secret du symptôme. C'est à ces enjeux du devenir humain que tente aussi de répondre le « faire sens » de la personnalisation.

Références bibliographiques

- Anzieu, D. (1985). *Le Moi Peau*. Paris : Dunod.
- Baubion-Broye, A., Malrieu, P. & Tap, P., (1987). L'interstructuration du sujet et des institutions.
- Eliade, M. (1965/1987). *Le Sacré et le profane*. Paris : Folio essais.
- Erikson, E-H. (1971/2011). *Adolescence et crise. La quête de l'identité*. Paris : Flammarion.
- Fruteau de Laclos, F. (2012). *La psychologie des philosophes de Bergson à Vernant*. Paris : PUF.
- Gaspard, D., & Doucet, J-L. (2009). *Pratiques et usages du corps dans notre modernité*. Ramonville Saint-Agne : Eres.
- Jung, C-G. (1990). *L'âme et le Soi. Renaissance et individuation*. Paris : Albin Michel.
- London, F. (2010). *Capitalisme, désir et servitude*. La Fabrique Editions.
- Malrieu P. (2000). *La construction des imaginaires*. Paris : L'Harmattan.
- Malrieu, P. (2003). *La construction du sens dans les dires autobiographiques*. Ramonville Saint-Agne : Eres.
- Lévy-Bruhl, L. (1927). *L'âme primitive*.
http://classiques.uqac.ca/classiques/levy_bruhl/ame_primitive/ame_primitive.html.
- Meyerson, I. (1995). *Les Fonctions psychologiques et les œuvres* Paris : Albin Michel.
- Parot, F. (2000). Psychologie, les conditions de la survie. Canal U vidéo le 1/04/2000.
- Tap, P. (1982). Personnalisation et conflits d'identité. *Psychologie et éducation*, 1, 89-105.
- Wallon, H. (1941). *L'Évolution psychologique de l'enfant*. Paris : A. Colin.
- Winnicott, D-W (1971/2004). *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Paris : Folio.

Pour citer ce document :

Larroze-Marracq, H., Beaumatin, A., & Bedard, A. (2014). Le corps à l'œuvre. Tatouage et personnalisation. In V. Rouyer, M. de Léonardis, C. Safont-Mottay, & M. Huet-Gueye (Eds.), *Actes du 6ème Colloque du RIPSYDEVE. Actualités de la Psychologie du développement et de l'Éducation* (pp. 312-323). Toulouse : Université Toulouse 2 – le Mirail. [en ligne] <http://hal.archives-ouvertes.fr/RIPSYDEVE/fr>